

CHRISTINE LEMARECHAL

UNE
BELLE
HISTOIRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530945

Dépôt légal : mai 2026

À la mémoire de notre cher Arthur

Arthur n'était pas seulement un chien. Il était un membre de notre famille, un compagnon fidèle et une source inépuisable de tendresse. Par son regard doux et sa joie de vivre, il a illuminé nos journées d'un bonheur simple et sincère.

Son absence laisse un grand vide. Pourtant, son souvenir continue de nous accompagner à chaque instant, comme une lumière discrète, mais toujours présente.

Ce livre lui est dédié, en signe de gratitude pour tout l'amour qu'il nous a donné sans jamais rien demander en retour.

Préface

Dire qu'un animal n'est « qu'un animal », c'est nier une part de vérité et de sensibilité que nous portons pourtant en nous. L'animal ressent la peur, la joie, l'attachement, parfois même la peine. Il sait reconnaître un geste bienveillant comme il sait fuir la cruauté. Lui refuser cette richesse intérieure, c'est fermer volontairement les yeux sur l'évidence de la vie qui palpite dans chaque regard, chaque mouvement, chaque souffle.

Celui qui prononce cette absurdité révèle en réalité un vide en lui : une incapacité à s'ouvrir à l'altérité, à reconnaître la valeur d'un être simplement parce qu'il existe. Un tel cœur se durcit, se glace, devient tranchant comme la pierre qui coupe. Car nier la sensibilité des animaux, c'est aussi nier une partie de notre propre humanité, celle qui sait compatir, s'émouvoir, protéger.

L'animal n'est pas un objet ni un décor. Il est une présence, un compagnon de route dans cette aventure fragile qu'est l'existence. Le mépriser, c'est se mépriser soi-même. Le respecter, au contraire, c'est cultiver en nous cette flamme douce qui nous relie à toute forme de vie.

Un animal ne demande pas autre chose que votre présence, votre bienveillance et vos soins de base. Son attachement est direct, dépourvu de calcul. L'humain, au contraire, vit dans des dynamiques sociales plus complexes, il aime, mais cherche souvent de la reconnaissance, du respect, de la réciprocité, parfois même un certain bénéfice émotionnel ou matériel en retour. L'amour animal est instinctif, fidèle et libre d'attentes.

L'animal vit dans une forme de pureté et de présence, il ne s'attache pas aux masques sociaux, ne projette pas d'attentes

compliquées, il ressent simplement l'amour et la sincérité. Son langage est celui de la confiance, du regard, du geste. L'humain, lui, a cette faculté (et parfois ce fardeau) de réfléchir, comparer, juger ce qui peut l'éloigner de la simplicité de l'acceptation. C'est souvent dans le lien avec l'animal qu'on retrouve une forme d'amour inconditionnel, sans jugement, qui nous rappelle à l'essentiel.

L'animal est un être intelligent, non pas au sens où il bâtit des civilisations ou formule des équations, mais parce qu'il vit selon une logique d'équilibre. Il ne prend jamais à son environnement plus que ce dont il a besoin, et sa présence, loin d'être destructrice, participe à la continuité du vivant. Chaque espèce, par son comportement, contribue à l'harmonie fragile de l'écosystème. L'animal ne se pense pas séparé du monde : il est le monde, intégré à lui sans rupture.

L'être humain, au contraire, se distingue par une conscience de soi exacerbée, qui le pousse à se voir comme extérieur et supérieur à la nature. Cette singularité, qui pourrait être source de sagesse et de responsabilité, se transforme trop souvent en orgueil et en exploitation. L'homme, bipède rationnel, se révèle dans les faits irrationnels : il détruit son habitat, consume les ressources communes, agit comme si sa survie n'était pas liée à celle des autres formes de vie.

Ainsi se manifeste un paradoxe : l'animal, que l'on dit « inférieur », respecte spontanément l'ordre naturel, tandis que l'humain, que l'on dit « intelligent », s'emploie à le détruire. La véritable bêtise n'est pas le manque de raison, mais l'incapacité à l'utiliser pour préserver la vie. En ce sens, l'homme porte en lui une bêtise immense, celle d'une espèce qui, malgré ses connaissances et ses prouesses techniques, risque de scier la branche sur laquelle elle est assise.

Cette comparaison interroge notre conception même de l'intelligence. Peut-on encore dire que l'homme est intelligent, si son comportement conduit à l'autodestruction ? Ne faudrait-il pas redéfinir l'intelligence non pas comme la capacité de dominer, mais comme celle de coexister, de maintenir l'équilibre, d'assurer la pérennité du vivant ?

La réflexion conduit à un renversement : peut-être que l'animal n'est pas le « simple » être que nous croyons, et que l'homme n'est pas ce sommet de la raison dont il se vante. Entre la sagesse silencieuse de l'animal et la démesure arrogante de l'homme, il y a une leçon à apprendre « vivre, c'est respecter ».

L'animal, dans sa simplicité d'existence, ne demande qu'à vivre, respirer, se nourrir, se reproduire, et s'inscrire dans la continuité du cycle naturel. Sa présence sur Terre n'a pas d'autre finalité que celle de l'être, et il ne se met pas en posture de domination ni de destruction volontaire. Pourtant, l'histoire humaine témoigne d'une répétition tragique : l'homme, qui se proclame « être de raison », est aussi celui qui inflige la mort et la souffrance par plaisir, par vanité ou par besoin de compenser ses propres faiblesses.

La chasse récréative, lorsqu'elle dépasse le cadre de la survie, illustre cette contradiction : au lieu d'être l'expression d'un rapport équilibré à la nature, elle devient l'acte par lequel l'homme affirme sa puissance dans un monde où il ne supporte plus d'être simplement un élément parmi d'autres. Cette violence est moins dirigée contre l'animal que contre une angoisse intérieure : l'angoisse de ne plus se sentir viril, puissant ou maître de son environnement. Ainsi, tuer devient un palliatif à une incapacité d'habiter sereinement sa propre humanité.

Cet acharnement contre l'animal révèle peut-être une fracture fondamentale : celle qui sépare l'homme de la nature. Alors que les anciens stoïciens ou certaines traditions animistes percevaient une continuité entre l'humain et le reste du vivant, la modernité occidentale a instauré une hiérarchie : l'homme au sommet, l'animal réduit à un objet. De là, la chasse par plaisir n'est pas seulement un acte de cruauté, mais aussi le symptôme d'un déracinement : l'homme, coupé de la nature, ne peut plus s'y inscrire qu'en dominateur.

Or, si l'homme est capable de raison, n'est-ce pas précisément pour dépasser la brutalité instinctive et reconnaître la valeur intrinsèque de toute vie ? Le philosophe Schopenhauer rappelait que la compassion est le fondement de l'éthique.

De même, pour Kant, même si les animaux ne sont pas sujets moraux au sens strict, maltraiter un être sensible abîme notre propre humanité. Autrement dit, tuer par plaisir ne déshonore pas seulement l'animal, mais cela déshumanise celui qui tue.

La question qui se pose alors est la suivante : qu'est-ce qui définit réellement la grandeur de l'homme ? Est-ce sa capacité à détruire ou sa capacité à protéger ? Est-ce la domination brutale ou l'invention d'une coexistence paisible ? Si la dignité humaine a un sens, elle ne peut résider que dans la reconnaissance de la dignité du vivant.

Ainsi, le combat pour le respect des animaux n'est pas seulement un combat écologique ou moral ; c'est un combat pour la reconquête de notre propre humanité.

L'homme s'est longtemps considéré comme un être supérieur à l'animal, en raison de sa raison, de son langage et de sa conscience morale. Pourtant, lorsqu'on observe la manière dont il use de ces facultés, le contraste peut sembler amer. Car là où l'animal vit selon la nécessité, l'humain ajoute à la vie une couche de calculs, de rivalités, de désirs de pouvoir et de cruauté gratuite.

L'animal ne tue que pour survivre : la proie est pour lui nourriture, non trophée. Il ne connaît pas la haine, la jalousie, ni le besoin de dominer par pur caprice. Sa violence est fonctionnelle, jamais théâtrale. À l'inverse, l'homme est capable d'infliger la souffrance pour le seul plaisir de se sentir puissant, ou de rabaisser son prochain par la critique et la médisance, signes d'une vanité insatiable. Rousseau l'avait déjà souligné : « L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt. » La comparaison avec l'animal semble confirmer cette intuition : dépourvu d'artifices sociaux, l'animal demeure proche de l'innocence.